

◆ MOBILITÉ

Nouveau mois record pour Brussels Airport

En février 2018, Brussels Airport a accueilli plus de 1,6 million de voyageurs, soit une hausse de 5,4 % par rapport au même mois de l'année écoulée. La croissance notée au cours des derniers mois de 2017 est confirmée. Le nombre de passagers au départ (+2,6 %) et celui des passagers en transit (+10,4 %), ont tous deux progressé : la hausse marquée du nombre de passagers en transit « souligne l'importance croissante de Brussels Airport en tant que hub au sein de Star Alliance et comme aéroport de transit pour Brussels Airlines et les autres compagnies de cette alliance » commente la direction de l'aéroport bruxellois.

◆ SOCIAL

Protocole d'accord rejeté au CHR de Liège

Les travailleurs du CHR de la Citadelle affiliés à la CSC ont rejeté à 90,2 % le protocole d'accord présenté le 28 février par la direction aux organisations syndicales, dans le cadre des mesures d'économies prévues au budget 2018. Les travailleurs affiliés à la CSC ont eu l'occasion de se prononcer sur ce protocole du 5 au 12 mars. La rencontre avec la direction, en vue de signer le protocole d'accord, est prévue le 15 mars. Le conseil d'administration devra ensuite se prononcer définitivement sur le plan d'économies. Et il reviendra à la ministre des Pouvoirs locaux, Valérie DeBue (MR) d'accepter ou refuser, dans les 30 jours, la mise en application de ces mesures.

SANTÉ

Des hypnotiseurs belges « sans frontières » au Rwanda

Une équipe d'hypnothérapeutes belges se rend au Rwanda pour former des personnes à désamorcer les traumas par l'hypnose.

● Anne SANDRONT

Il s'agit de deux semaines pour former 60 personnes à devenir désensibilisateurs de traumas, au Rwanda du 26 mars au 7 avril... Soit juste avant la semaine de commémoration du génocide. Pour remplir cette mission, ils ne sont que quatre. Des psychothérapeutes et formateurs de l'institut Milton Erickson : Gerald Brassine, Bérangère Lhomme, Nadia Tonglet et Sandra Depasse.

Intervenir 24 ans après un drame, n'est-ce pas trop tard ? Pas pour Gerald Brassine. « Nous traitons parfois une personne abusée 20 à 30 ans après les faits ! Un trauma laisse une trace indélébile. Et cela qu'il soit lié à un choc brutal – un trauma bref – un qu'il soit long comme dans le cas d'un harcèlement ou de mauvais traitements à répétition. Au Rwanda, il reste une souffrance actuelle qui persiste constamment, sous différentes formes comme des dépressions ou maladies psychosomatiques. In-

tervenir, même 24 ans après, cela va apporter un réel soulagement à ces personnes. »

Le projet est financé à hauteur de 80 % par Handicap International et 20 % par le ministère de la Santé au Rwanda.

2013 en Haïti

La formation au Rwanda se passe sur le même schéma qu'une expérience menée par l'institut en 2013, en Haïti, soit trois ans après le tremblement de Terre de 2010. « Avec l'ONG Memisa, nous avons formé pendant une semaine trente personnes avec un diplôme en santé ou santé mentale : des médecins, infirmiers, psychologues, des assistants sociaux concernés par le problème... Puis, la 2^e semaine, c'est eux qui commencent à soigner une trentaine de personnes sans diplôme, des victimes. Ces victimes vont recevoir les rudiments nécessaires pour aider d'autres personnes autour d'elles, sous la supervision des professionnels. Cela permet une démultiplication : au fur et à mesure que les gens sont soignés, on prend l'habitude de les informer, voire de les former, pour obtenir des groupes de traitements plus importants. »

De l'expérience en Haïti, Gerald Brassine retire beaucoup de feedback. « Nous avons formé une trentaine de médecins, et nous avons créé un blog, auquel 300 personnes ont accès. Il y a une centaine de visites tous les jours : on y demande un avis sur

En 2018, il est encore temps de soigner les blessures psychologiques laissées par le génocide rwandais.

BELGA/APP

Les « hypnothérapeutes sans frontières » sont déjà partis en 2013 en mission en Haïti, auprès des victimes du tremblement de terre. Ils s'apprêtent à partir au Rwanda, pour former professionnels de la santé et civils.

une personne dont ils s'occupent. C'est un groupe autogéré, gratuit, qui sert de filet de sécurité aux débutants, aux personnes qui ont juste fait les dix journées de base. Ils disent : « Demain, je vois une personne qui souffre de dépression ou de phobie, comment je

fais ? » Puis de temps en temps, ce sont des retours comme : « Oh, merci, j'ai vu la dame trois fois, et maintenant, elle est heureuse et bien dans son corps ! » Le retour est constant. Il n'y a à ma connaissance aucune école en Belgique qui fasse cela. » ■

Cette semaine en librairie

- **Témoignages** Les bébés Softenon ont grandi
- **40 ans après** Jacques Brel refait l'actu
- **Le goût des Belges** Notre top 10 des meilleurs produits

BBYSHOOF

Une thérapie aux effets rapides

L'hypnose conversationnelle stratégique consiste à amener la personne elle-même dans l'état d'hypnose lors d'une conversation. « Cela s'oppose à la méthode de Messmer, et la perte de contrôle au profit de quelqu'un. Ici, lors d'une conversation, on fabrique ensemble l'image qui amène la personne en état d'hypnose. Cela peut partir d'un souvenir de vacances sur la plage, d'un jogging en forêt, une grossesse agréable... », explique Gerald Brassine. C'est un état d'hypnose dans lequel on retombe naturellement toutes les 90 minutes, quand on « décroche », qu'on est ailleurs. « C'est aussi

un état dans lequel on se glisse naturellement en cas de choc émotionnel, car le cerveau se protège. C'est l'état dans lequel on se trouve quand on apprend à jouer au piano, en jouant une mélodie différente à chaque main, ou encore en pratiquant un sport... »

Selon le thérapeute, c'est moins douloureux qu'une psychoanalyse, parce qu'on retourne au souvenir traumatique plus doucement via l'hypnose.

Avec la **psychothérapie du trauma réassociative**, le thérapeute va à l'endroit où les souvenirs traumatiques sont inscrits et les modifie. « Par

exemple, dans le cas d'un accident de voiture, les souvenirs, ce sont le bruit, le choc, les odeurs... La personne peut ensuite développer une phobie des voyages en voiture... et également développer des maladies psychosomatiques », dit Gerald Brassine. Le thérapeute va à l'endroit où est inscrit le souvenir et modifie l'incident traumatique. « Par exemple, l'accident de voiture n'a pas lieu... Vous avez cassé la figure à votre agresseur... C'est important, car on ne souffre pas tant de ce qu'on a vécu que de ce qu'on a inscrit dans sa mémoire. C'est important de transformer l'agression en quelque chose dont on est victorieux. » ■

A.S.